

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Elles et eux

*L'Autre, l'une* de Suzanne Robert et Diane-Monique Daviau, Montréal, Éditions du Roseau, 1987, 228 p. (Collection Garamond), 14,95\$.

*L'Araignée du silence* de Louis Jolicoeur, Québec, L'Instant même, 1987, 132 p., 14,95\$.

*Nouvelles de la capitale* de Daniel Poliquin, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 144 p. (Collection Littérature d'Amérique), 14,95\$

Marie José Thériault

---

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38576ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Thériault, M. J. (1988). Review of [Elles et eux / *L'Autre, l'une* de Suzanne Robert et Diane-Monique Daviau, Montréal, Éditions du Roseau, 1987, 228 p. (Collection Garamond), 14,95\$. / *L'Araignée du silence* de Louis Jolicoeur, Québec, L'Instant même, 1987, 132 p., 14,95\$. / *Nouvelles de la capitale* de Daniel Poliquin, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 144 p. (Collection Littérature d'Amérique), 14,95\$]. *Lettres québécoises*, (49), 38–40.

---

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Marie José Thériault

# ELLES ET EUX

**L'Autre, l'une** de Suzanne Robert et Diane-Monique Daviau, Montréal, Éditions du Roseau, 1987, 228 p. (Collection Garamond), 14,95\$.

**L'Araignée du silence** de Louis Jolicœur, Québec, L'Instant même, 1987, 132 p., 14,95\$.

**Nouvelles de la capitale** de Daniel Poliquin, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 144 p. (Collection Littérature d'Amérique), 14,95\$.

Autour de moi, à mes pieds, les beaux restes de mes lectures d'hiver. Restes rares, il est vrai. Il faudrait des trous creusés jusqu'à des profondeurs vertigineuses comme le sont les puits d'eau en Iran pour y précipiter les autres livres, tous ces amas de prétention conçus et imprimés à grands frais, toutes ces distractions sans substance qui veulent se faire passer pour de la culture (et qui si souvent y arrivent auprès de tant de lecteurs et trop de critiques), tous ces douteux produits d'une industrie qui fabrique de la littérature comme d'autres font des saucisses ou des bottines. Si, passée et repassée au sas, la production littéraire saisonnière laisse plus de criblures que de bon grain, cela peut tourmenter une âme sensible ou pis, la détourner subrepticement du droit chemin de l'exigence. À preuve moi-même : si sévère d'habitude, depuis quelque temps je mollissais. Il arrivait que trop d'indulgence teinte mes appréciations. Sans doute faute de contraste? Dans un paysage uniformément terne, médian, indécis, une toute petite lueur finit, hélas, par éblouir. Mais ces leurres n'ont qu'un temps. Un beau jour arrive où deux, trois œuvres se détachent enfin sur la grisaille, dépassant vraiment toutes les autres d'une bonne tête. Elles nourrissent alors, enrichissent et stimulent l'écrivain-lecteur et lui donnent le goût d'écrire : signe qu'il y a enfin là de quoi parler en bien.

Par exemple, *L'Autre, l'une*, de Diane-Monique Daviau et Suzanne Robert. En chemin dans ce beau recueil on croise tour à tour des personnalités fort différentes et pourtant complémentaires qui, toutes deux, possèdent à un très haut degré ce que j'appelle spontanément une sorte de «perversité» littéraire. «Quoi???» direz-vous... — d'autant plus que, si l'on consulte le dictionnaire, aucune définition ne semble convenir. Pourtant, ce mot de «perversité» me hante. Sans aucune intention péjorative, bien au contraire. J'y vois plutôt la manifestation d'esprits opposés qui, avec finesse, intelligence et perspicacité, ainsi qu'avec d'autres vertus, ont réussi — par des lignes droites ou des détours, par des alliances et des oppositions — un fort heureux mariage. La perversité dont je parle est, je crois, perceptible dans l'aise avec laquelle ces

deux écrivains remplis de talent, en pleine possession de leurs moyens, ont assumé entre elles et fait partager au lecteur les contraintes qu'elles se relaçaient comme un ballon avec une adresse à la fois défiante et remplie d'égard. Il y a là un subtil jeu de la vérité, la provocation réciproque, tempérée et complice de deux êtres qui se stimulent et qui respectent autant leurs faiblesses que leurs forces. Et si les corridors littéraires que les deux femmes empruntent d'une histoire à l'autre varient, l'intention, le noyau de sens est souvent le même sans qu'elles l'aient absolument souhaité ainsi. Le lecteur, quant à lui, ne résiste pas au mouvement de marée qui traverse le recueil comme une grande respiration à deux, il est entraîné, bon gré, mal gré, dans un balancement vibrant (un autre effet de la «perversité» dont je parlais tantôt) qui met à l'œuvre toutes





Photo: Athé

### Suzanne Robert

ses facultés, celles de la tête et celles du cœur, et qui le conduit de surprise en plaisir en étonnement. On en sort animé, aiguisé comme un appétit devant une plâtée copieuse.

Les textes entretiennent entre eux d'étonnantes relations provoquées par quelques éléments imposés dont l'avant-propos donne le détail. Mais là où l'une (ou l'autre), en l'occurrence, Diane-Monique Daviau, s'attache à des objets fétiches et parlants (telles des cornues où prendraient forme d'emblée des précipités d'âmes) qui constituent à la fois l'histoire et son déclencheur, l'autre (ou l'une), en l'occurrence Suzanne Robert, déploie un caractère d'archiviste ou de catalographe et va partout notant, compilant, décrivant avec une minutie extrême des apparences et des comportements qui, loin de masquer l'âme, la livrent. Ainsi, toutes deux, sous des dehors dissemblables, sont d'identiques et passionnées collectionneuses : l'une agissante et réagissante, l'autre plus passivement analytique. Elles se touchent et se croisent à répétition dans des nouvelles qui s'opposent moins qu'on pourrait le croire, qui se rejoignent et vont jusqu'à se confondre dans leurs zones frontalières. La différence la plus nette entre les deux voix de *L'Autre, l'une* me paraît être celle-ci : Diane-Monique Daviau est nouvelliste, toute son expérience d'écrivain a été engendrée par le conte bref, tissé serré autour de nécessaires silences et sous-entendus. La retenue est une des plus grandes qualités de l'écrivain, avec un sens profond des motifs qui poussent les personnages à faire ce qu'ils font et à ressentir comme ils ressentent. Elle est douée d'une sensibilité à fleur de mot, toujours frémissante comme un lac parcouru par la brise,



Photo: Pauline Bolduc

### Louis Jolicœur

et d'une grande, d'une douloureuse lucidité. Suzanne Robert est romancière. Tout aussi lucide mais moins portée au raccourci, c'est son sens du classement qui l'amène à déduire ce que sa collègue devine. Chez elle, la phrase est fouillée, minutieuse jusque dans ses rythmes et ses constructions, et les images pointillistes, presque froides dans leur passion même (elle dirait : «les passions froides ne sont pas moins passions que les autres»).

Cependant, s'il fallait à tout prix chercher la bête noire, on pourrait reprocher à Suzanne Robert de trop fréquentes similitudes de tons, de thèmes, de procédés narratifs, de décors, d'accessoires ou de personnages dans des nouvelles pourtant différentes. Ces ressemblances conduiraient le lecteur à penser qu'il ausculte plusieurs extraits d'un même récit. Les nouvelles pèchent par mimétisme, comme si elles constituaient, à l'insu de leur auteur, les carnets de travail d'un roman à venir (cela dit sans vouloir étayer la thèse ridicule selon laquelle une nouvelle serait un roman raté...). C'est un bien petit travers? Dans des textes de cette qualité, le moindre grumeau compte : plus les auteurs sont exigeants envers eux-mêmes, plus nous nous devons de l'être envers eux.

Diane-Monique Daviau et Suzanne Robert possèdent, outre un imaginaire fertile et une grande maîtrise des jeux de construction littéraires, un sens aigu de la rigueur, un vocabulaire riche et imposant, une vaste culture qui transpire de leurs textes le plus naturellement du monde comme si elle leur avait été donnée nativement. Elles sont également douées d'une vertu particulièrement rare ici et à notre époque : elles savent se taire



Photo: Athé

### Diane-Monique Daviau

quand elles n'ont rien à dire et ne pas publier n'importe quoi. Lorsqu'elles le font, le livre, comme *L'Autre, l'une*, est admirable. Le recueil est très écrit, ce qui n'est pas un défaut comme certains critiques voudraient nous le faire croire, et il est exigeant, tant dans l'effort qu'il fournit sans en avoir l'air que dans celui qu'il demande. Voilà, en vrac, deux ou trois des raisons qui me font placer *L'Autre, l'une* parmi les meilleurs livres publiés depuis longtemps au Québec.

\* \* \*

*L'Araignée du silence* est lui aussi un livre quatre étoiles. Il donne envie, tel un bon café, d'en prendre une deuxième tasse. Il vous ramasse et vous remet d'aplomb lorsque les paquets de feuilles que vous avez dû ingurgiter vous ont répandu au hasard comme l'aurait fait un mauvais brandy et que vous ne savez plus très bien distinguer votre nord de votre sud. Lorsque tant d'œuvres semblent issues d'un trou de cerveau où se serait accumulé du mou de chat, le recueil de Louis Jolicœur vous rappelle, lui, que si faire métier de lire n'est pas drôle tous les jours, de temps en temps une Bentley passe et vous embarque qui, roulant souple, vous guérit du mal de chameau.

Les nouvelles de Jolicœur m'ont frappée par ce qu'elles ont de mûr et d'assuré. De bien taillé dans du bon bois. De raboté jusque ce qu'il faut. D'ajusté au millimètre par des chevilles de même essence. L'objet se tient droit, il bouge en souplesse, il se donne bon à caresser. L'artisan a travaillé avec amour et patience un matériau dont il connaît les vertus, les lubies, les caprices. Je pensais, le lisant, à un luthier pour qui le

temps d'attente et de maturation ne compte pas; pour qui, sans labeur, il n'y aurait ni vérité ni harmonie. Mais si *L'Araignée du silence* est un ouvrage travaillé, il n'est pas laborieux. C'est l'écrivain en moi qui devine combien ces textes ont dû coûter à leur géniteur. La lectrice, elle, constate que tout cela glisse comme l'eau sur la pierre, en gargouillant d'aise, apaisé.

Dans le texte qui donne son titre au livre, le plus long (une *novella*, en réalité), un homme noyé la veille oscille, dans ce qui semble être l'antichambre du néant, entre des images surgies de son histoire et d'autres, immédiates, suscitées par sa mort. Quatre autres textes suivent, des récits très brefs, dont l'un, «Mékong», a quelque chose d'hallucinant. Je n'en raconterai aucun, car c'est lire ce jeune homme qu'il faut, pour goûter le plaisir d'une œuvre bien faite. Son style, il en joue juste et bien; tout nous semble, rendu par lui, d'une belle aisance. Voyageur, homme cultivé, l'écrivain nous offre des bouts du monde tout à fait assimilés et accordés à son langage littéraire. Est-ce parce qu'il est hispaniste et traducteur de métier (il a, entre autres, excellentement traduit Juan Carlos Onetti pour le compte de Christian Bourgois)? Louis Jolicœur possède la faculté d'emprunter à l'expérience et de «traduire» ces emprunts; il ne se contente pas, comme tant d'autres, de plates imitations. L'écrivain a sûrement tiré quelques précieuses leçons de ses intimes et universelles fréquentations littéraires. Car s'il y avait une «manière» européenne d'écrire, ou latino-américaine, ou québécoise, ou américaine, Jolicœur serait de ces privilégiés qui arrivent à trouver leur voix propre et une authentique signature dans un mélange heureux des quatre.

N'est-il normal, alors, que nous étonne l'âge de l'écrivain, âge que l'on ne saurait déceler à le lire? On se croit devant un homme fait qui aurait beaucoup vu la vie, joui d'elle et souffert d'elle; on l'imagine volontiers bardé d'expériences, à mi-chemin entre une quarantaine encore fougueuse et une cinquantaine pacifiée; on le souhaite presque un peu pépère, portant veste à col châle et fumant sa pipe tandis qu'il ressasserait des souvenirs de très près maritimes avec de grandes lueurs océaniques au fond des yeux; on admire sa finesse de pensée, l'acuité de son regard, sa culture «circulaire» l'englobant en entier, la sensibilité raffinée dont il fait preuve et



Daniel Poliquin

l'équilibre qui permet à tout cela de se tenir dans des textes solides, d'une grande maturité. Alors, on tombe de sa chaise en constatant que Louis Jolicœur a tout juste trente ans, l'âge où d'habitude l'homme sort à peine des culottes courtes, plein de babil et les doigts dans le nez. Outre la vie — qui est déjà tout un programme — comment un angelot presque imberbe peut-il connaître aussi admirablement la langue française, lui, forcément l'un des produits de nos réformes faillies? En voilà un pour qui le point-virgule n'a plus de secrets! J' imagine le plaisir d'une discussion avec lui autour de quelque subtilité syntaxique, entre la poire et le fromage...

En même temps que trop d'autres s'amuse à écrire ce qu'ils persistent à appeler des «œuvres», dans un français approximatif, en créant des mots, des formules et des règles «tout simplement parce qu'ils ignorent ceux qui existent» (Vialatte), me voici en face d'un écrivain qui prouve avec panache que j'ai raison de m'acharner à défendre l'idée selon laquelle un écrivain doit posséder la connaissance et la maîtrise de son matériau. Votre plombier a des théories géniales sur le parfait agencement d'une tuyauterie? Vous serez Gros-Jean comme devant s'il ne sait pas ajuster des coudes ni se servir d'une clé anglaise...

Bref, j'ai aimé.

\* \* \*

Daniel Poliquin a écrit un livre vivant, touchant, habile. Ses *Nouvelles de la capitale* sont autant de tableaux autonomes qui s'imbriquent les uns dans les autres. Comme au théâtre, le réflecteur s'arrête sur un ou des personnages, puis s'éteint, et ils retournent à l'ombre de l'arrière-plan. D'une histoire à l'autre des

hommes et des femmes se partageront la scène et, une fois le livre refermé, ils auront témoigné tour à tour d'une époque, d'une ville, d'une vie.

Poliquin est un fin observateur et un raconteur plein de verve. Son livre, contrairement à tant d'autres qui me tombent des mains, ne m'a pas ennuyée une seconde. Finesse, humour, intelligence : trois ingrédients majeurs de ces nouvelles gigognes données pour vraies et libres de tout lyrisme inutile. L'écrivain, ici, a l'instinct du spectacle. Il tire admirablement parti de son sens élevé du tempo. Les textes sont trépidants, mais leur vivacité ne dissimule jamais l'émotion qui les habite. À cet égard, les récits intitulés «Wasteland» et «Bizzario bilingue» m'ont particulièrement touchée.

L'option narrative de Daniel Poliquin, à savoir, le langage parlé, risquait en d'autres mains de conduire au désastre. Dans ce domaine, tant d'approches équivalent à de l'ignorance ou du laisser-aller (nous en avons tous les jours des preuves : j'en signale une dans le dernier volet de cet article)! Mais si l'écrivain s'en tire ici avec tous les honneurs, c'est qu'il maîtrise *absolument* la langue française : car pour bien inventer, réinventer et bien se souvenir, pour transmuter en somme (ceci, qui vaut pour la langue autant que pour les faits et les caractères, n'est-il pas l'essence de la littérature?), il faut *connaître* à fond.

J'insiste?

J'insiste. Le langage parlé des *Nouvelles de la capitale* est un langage parlé écrit et un bien bel exemple de transmutation réussie.